

## Entretien avec Gaston Mialaret Université d'été du GFEN de Bordeaux (2002)

Gaston Mialaret a été président du GFEN de 1962 à 1969. Il en a été Président d'honneur jusqu'en 2016, date de sa disparition.

Entretien conduit par Odette et Michel Neumayer (GFEN), Etienne Vellas et Jean-Marc Richard (GREN).

La première rencontre internationale organisée après la création du LIEN avait été prévue dans ce cadre. L'entretien avait été réalisé pour la revue *Dialogue*. Nous y avons puisé les extraits permettant à Gaston Mialaret de faire partie de ce premier Livre du LIEN. En tant qu'acteur de l'Éducation nouvelle.

*"Je crois que je ne conçois pas l'éducation sans avoir cette référence à l'Éducation nouvelle."*  
Gaston Mialaret

### Comment êtes-vous entré dans l'Éducation nouvelle ?

---

J'ai commencé comme instituteur et de très bonne heure, j'ai été conseiller pédagogique, c'est-à-dire maître de classe d'application. Dès ce moment - c'était juste après la Libération - je me suis intéressé au "point de vue" de l'Éducation nouvelle et j'ai adhéré au GFEN en 49-50. Comme je préparais aussi l'inspection primaire, je me suis documenté sur les travaux de Decroly, Montessori, et j'ai compris que, si on voulait devenir un éducateur digne de ce nom, on ne pouvait concevoir l'éducation sans avoir l'Éducation nouvelle comme référence. J'ai donc rencontré l'Éducation nouvelle, ses groupes, ses réunions, et petit à petit, j'ai travaillé avec Henri Wallon. J'ai été membre du Bureau du GFEN, puis Président. Au début, le GFEN était un groupe bien vivant. On sortait de la guerre. Tous ceux qui étaient là avaient une expérience de la Résistance : Wallon, Madame Claude François-Unger, etc. Nous étions nombreux : entre 250 et 300 personnes au Congrès de Blois de 1946 ! Puis les choses se sont un peu ralenties... C'est, je crois, quand les Bassis ont repris un peu la chose, que le GFEN a renoué avec son développement.

### Qu'est-ce que l'Éducation nouvelle pour vous ?

---

Pour moi, dans l'Éducation nouvelle, il y a trois pôles.

**D'abord une philosophie, une manière de voir l'éducation** : la confiance dans l'enfant et dans l'homme. Et puis, penser que l'éducation sert à quelque chose, qu'elle n'est pas inséparable de la vie sociale, qu'elle rejoint des questions de démocratie avec la notion d'égalité. C'est aussi croire en une éducation qui, de manière dynamique, se remet constamment en cause : "les fins et les buts de

l'éducation sont constamment révisés, à mesure que s'accroît sa connaissance de l'homme et de la société" disait déjà la Ligue pour l'Éducation nouvelle. Il ne s'agit pas de tout bouleverser, mais à chaque instant, nous devons nous reposer les questions des finalités et des méthodes. Ou plutôt, après chaque grand moment "politique", chaque grand moment "scientifique". Ce qui fait la différence entre l'Éducation nouvelle et l'éducation ordinaire, c'est que cette dernière est bien plus statique, se bouleverse par à coups, entre autre sous des influences politiques. Notre rôle est de constamment nous mettre en question, de ne jamais accepter ce que nous faisons comme définitif. Ce que nous faisons, nous pensons que c'est bien mais toujours avec la question : **qu'est-ce qu'on pourrait faire de mieux ?**

**Mon deuxième point : l'Éducation nouvelle est un ensemble de méthodes et de techniques** : je pense à la notion de projet, aux "méthodes actives", à "l'étude du milieu" de Decroly. Ces techniques ne sont pas indépendantes de la philosophie. Pour Decroly par exemple, "l'étude du milieu" est liée à une conception presque biologique de l'évolution de l'enfant et de la nécessité de le concevoir en fonction de ses conditions d'existence.

**Troisièmement, l'Éducation nouvelle est un ensemble de réalisations.** Chacune a son caractère particulier, mais dit aussi l'acceptation des grandes idées de l'Éducation nouvelle. Cependant, et c'est peut-être sur ce point que les mouvements d'Éducation nouvelle se différencient : jusqu'où questionne-t-on les réalisations ? Freinet, par exemple, a produit d'excellentes pratiques, des techniques de classe inconnues des éducateurs du GFEN. Mais le mouvement Freinet a-t-il fait cette remise en cause constante des finalités et des méthodes... ?

---

### Quels liens, les groupes d'Éducation nouvelle avaient-ils entre eux ?

---

J'ai essayé de rétablir les liens en France quand j'ai créé le Comité de liaison des Mouvements d'Éducation nouvelle. Freinet, en 1946 avait créé l'Institut coopératif de l'école moderne. Il y avait d'autres groupes aussi autour de Cousinet, de Mme Médici, etc. Alors, avec quelques-uns, on s'est dit qu'on aurait plus de force si on se réunissait. Cela a donné le *Comité de liaison des mouvements d'Éducation nouvelle* avec Louis CROS comme Président. Entre temps, je suis parti au Québec, et à mon retour 10 à 12 mouvements en faisaient partie. Cependant, le principe de la Ligue était justement de créer des groupes nationaux, d'où le Groupe *français d'éducation nouvelle*.

---

### Quels rapports faites-vous entre les Sciences de l'éducation - dont vous avez été un des fondateurs - et l'Éducation nouvelle ?

---

Après ma thèse en 1957, j'ai été professeur en psychologie à l'université de Caen. Dès ce moment, nous avons essayé de créer une licence de psychologie, puis un diplôme de psychopédagogie pour permettre aux instituteurs de venir travailler avec nous. Parallèlement, en 1958, je deviens président de l'Association internationale de recherche scientifique en éducation. En 1962, je suis nommé par mes collègues, Président du GFEN. En 1967, je suis désigné par le ministère de l'Éducation nationale pour créer, avec d'autres, les Sciences de l'éducation. L'année suivante, ma chaire est transformée et devient chaire des Sciences de l'éducation. Voilà l'histoire, brossée à grands traits (...). Mais soulignons-le, la naissance des Sciences de l'éducation... ce fut tout un drame !

Le problème était que, depuis longtemps, on demandait à l'université de mettre en place un enseignement pédagogique, ce qui était jusque-là refusé avec l'argument : la pédagogie, ne relève pas d'un enseignement universitaire ! De plus, il fallait faire avec la réticence des pédagogues eux-mêmes et au plan international, ce n'était pas simple non plus (...). Il a fallu agir dans l'urgence. Et en évitant le terme de pédagogie. Nous étions prêts. Nous avions l'exemple de Genève avec l'Institut des Sciences de l'éducation. Debesse, Château et moi-même avons alors proposé le nom de *sciences*.

Ce n'était pas la Science de l'éducation qui avait été imaginée avant. Ce n'était pas non plus ce que le ministère nous demandait. On connaît l'évolution : aujourd'hui, tout un ensemble de disciplines constituent les Sciences de l'éducation, la pédagogie, à mon sens, n'étant que la partie relative à l'action.

## Quelles relations voyez-vous entre science, recherche et pratique ?

---

Par "science", on entendait alors "analyse scientifique des situations d'éducation" avec l'idée que **la recherche est descriptive. La pédagogie, en revanche, donne des indications : elle est prescriptive.** (...) Moi, j'essayais, non pas de faire la liaison entre les deux, au sens où la science donnerait des ordres à la pratique. J'essayais d'enrichir la pratique par le résultat scientifique. Il ne s'agit pas de déterminer scientifiquement les règles de la pratique pédagogique, mais de permettre à l'éducateur d'avoir des informations pour qu'il puisse mieux choisir sa pédagogie, sachant que c'est lui qui en est responsable. (...) Il faut que les chercheurs aient une formation pédagogique et que les praticiens aient une initiation à la recherche pour pouvoir collaborer. Le maître doit pouvoir faire partie de l'équipe de recherche et pour cela il faut qu'il ait une certaine formation scientifique...

## Avons-nous raison de nous interroger sur l'histoire de l'Éducation nouvelle ?

---

Oui, je le pense. Je reprends Auguste Comte : "On ne connaît un phénomène que par son histoire." Connaître l'histoire nous permet de mieux comprendre le présent. Cela ne veut pas dire qu'on devient des esclaves du passé, mais au contraire, les erreurs, les réussites du passé, nous permettent de mieux comprendre ce qu'il se passe maintenant, et peut-être de rechercher des solutions. D'une façon générale, l'éducation c'est le trait d'union entre le passé et l'avenir. On ne peut pas supprimer ce qui s'est passé. On ne peut pas uniquement regarder le passé comme s'il n'était pas relié à l'avenir. Il faut un équilibre : il faut savoir comment utiliser le passé pour mieux préparer le futur.

## Quel message spécifique, original, l'Éducation nouvelle porte-t-elle pour le monde d'aujourd'hui et de demain ?

---

Le gros problème, c'est la mondialisation, le danger d'une unification totale. La mondialisation actuelle est très dangereuse. Ce n'est pas seulement l'éducation qui est en cause, c'est la vie de l'individu. Alors évidemment, c'est là qu'il faut se tourner vers les forums mondiaux. Cela me paraît être une voie qu'il faut absolument développer. En reprenant les idées de Paulo Freire, **il faut passer d'une conscience dominée à une conscience libérée.** Ce qui est fondamental, dans nos conceptions de l'Éducation nouvelle, c'est de considérer l'individu dans ce qu'il est aujourd'hui, d'essayer de le sortir de cette glaise dans laquelle il est enfermé, pour en faire un homme nouveau. Le fait de prendre en main son propre destin, de réagir et non de subir, ce que Paulo Freire appelle encore "Invasion Culturelle".

Il est évident que le fait de développer chez l'individu son autonomie, son esprit critique, sa prise de conscience de ce qu'il est dans sa société ou dans un groupe, est une des idées d'Éducation nouvelle à développer absolument. Notre lutte devient alors politique.

Cet entretien est paru dans *Relever les défis de l'Éducation nouvelle – 45 parcours d'avenir* (Chronique sociale 2009), ouvrage coordonné par Odette et Michel Neumayer, Etiennette Vellas.

© lelien.org